

Que dire du deuxième volet du texte de Loïck Bouvier « Les Guerres de Napoléon-La Langue des Tories », si ce n'est qu'il s'agit d'une démonstration magistrale qui vibre d'une indignation difficilement contenue que l'on ne peut que partager ?

À sa lecture, on se dit que l'on ne dénoncera jamais assez les méfaits de ce que Loïck nomme la « papauté tulardienne » sur l'histoire du Premier Empire, et, pire, sur la personne même de Napoléon.

Il me plairait beaucoup, parce que cela est indispensable, que ce réquisitoire eût la plus large audience possible, car son contenu nous fait prendre conscience de l'imposture de l'histoire du Premier Empire, telle qu'elle est projetée au travers du prisme déformant de ces dictateurs de la pensée.

En le lisant, on ne peut également que s'interroger : existerait-il une collusion – tacite, il va de soi – entre les instances « officielles » napoléoniennes françaises et nos « ex-meilleurs ennemis » pour bloquer toute « vérité » – le mot fait mal dans semblable contexte – qui n'est pas celle que l'on veut instiller sur la période et sur l'homme ?

Je pense que l'on peut légitimement se poser la question.

En effet, la liste des « péchés mortels » des gouvernements anglais contre Napoléon est longue, lourde, mais soigneusement dissimulée. D'où l'intérêt pour les « coupables » de disposer, dans le pays même de la « victime », d'un organisme pseudo officiel, mais influent, capable de tuer dans l'œuf toute tentative de remise en cause des désinformations dont le grand public est abreuvé depuis la chute de l'Empire et le décès de Napoléon.

Je viens d'écrire « organisme influent ».

Effectivement, à qui ne le saurait encore, je rappelle que l'industriel, aujourd'hui décédé, Martial Lapeyre, grand admirateur de l'Empereur, avait légué au Souvenir Napoléonien quelque 260 millions de francs – c'était dans les années 80 – ce qui conféra à cette petite, mais alors sincère, association type 1901 la puissance qu'on lui connaît aujourd'hui.

Une puissance qui lui permet de faire la pluie et le beau temps sur l'histoire du Premier Empire, et, si elle l'estime nécessaire, de remettre sur la « bonne voie » – la sienne évidemment – l'insolent qui a le front de s'en éloigner. Ou de bloquer les autres issues.

Absurde, l'idée de cette éventuelle connivence ?

Moins qu'il n'y paraît, car lorsque l'on y réfléchit froidement – c'est bien difficile, je le concède – une telle désinformation, véritable « cas d'école », est, au sens premier du mot, incompréhensible.

Nous, Français, avons la chance de compter dans notre « bilan historique » une très grande figure, si grande même qu'elle n'a nul équivalent dans le monde : Napoléon.

En schématisant à l'extrême : il a tiré le pays de l'immonde borbier rouge de la Terreur, et, en moins de quinze années, il a refait de la France un pays respectable.

Et puissant.

Ce fut pour son malheur, car, ce faisant, il posait notre pays en rival dangereux pour l'Angleterre. Or, il n'y avait en ce temps que deux puissances économiques : la France et l'Angleterre, ce qui n'a rien à voir avec la puissance simplement géographique, car, à ce titre, c'est la Russie qui emporte la palme. Pour Londres, l'une des deux était de trop : la France.

L'Angleterre tenta d'abord de briser l'ascension de l'homme qu'elle jugeait redoutable en payant des spadassins royalistes pour l'assassiner (attentat meurtrier de la rue Saint-Nicaise

le 24 décembre 1800), puis, lorsqu'il fut devenu empereur, changeant de méthode, sinon de but, elle entreprit de mettre la France et son chef à genoux en finançant, à coups de millions de livres, des coalitions incessantes (les célèbres « guerres napoléoniennes »). Nos historiens napoléoniens sont, au sujet des « charges » peu glorieuses de cette cavalerie de Saint-Georges, d'une pudeur de vraie jeune fille.

Comme on les comprend !

Rappelons aussi que le gouvernement de Londres fit assassiner le tsar Pal 1er, qui, après avoir combattu « l'héritier de la Révolution », ambitionnait de s'allier au Premier Consul Bonaparte, dont il s'était pris à admirer les qualités exceptionnelles d'organisateur.

« Les Anglais m'ont manqué à Paris le 3 nivôse ; ils ne m'ont pas manqué à Saint-Pétersbourg », dira Napoléon évoquant le massacre, qui fit une quinzaine de morts et près de cinquante blessés. Précurseurs, les Anglais !

La Russie alliée à la France ! C'en était fait de l'Angleterre des Pitt et autres Castlereagh.

Sortons le vilain mot : y a-t-il censure ?

Je crois pouvoir répondre par l'affirmative.

Quelques exemples ne seront pas superflus ?

J'en mentionnerai plusieurs, dont certains me concernent directement, mais, que l'on se rassure, je ne m'offre par ce biais aucune publicité personnelle, les ouvrages mentionnés n'étant plus ou pas disponibles. D'autre part, jamais, je ne me permettrai un geste aussi vulgaire sur un site, je dis le mot parce que je le pense, noble comme l'est le « Carré ».

Considérons d'abord l'affaire de l'empoisonnement de Napoléon.

Nos « autorités » se mirent en quatre pour étouffer cette thèse, scientifique, je le souligne, qui a été portée à la connaissance du grand public par le président-fondateur de la Société Napoléonienne Internationale de Montréal, Ben Weider, disparu en 2008.

Et cela au grand dam de MM Tulard et Lentz, qui n'ont pas lésiné sur les moyens, y compris les plus bas, pour ridiculiser cette thèse, quoiqu'elle eût été démontrée par des scientifiques indiscutables de renommée internationale.

Deux événements, parmi d'autres, montrent combien est justifié le vocable de « censure » employé plus haut :

- Le 2 juin 2005, à l'occasion de l'inauguration du laboratoire d'analyses toxicologiques ChemTox d'Illkirch près de Strasbourg, le Dr Pascal Kintz donna avec moi (je ne faisais que représenter Ben Weider, gravement souffrant) une conférence de presse sur ce thème pour présenter les toutes dernières analyses réalisées par ses soins.

À la fin de la conférence, je fus interviewé – je suis bien obligé de m'exprimer à la première personne puisque je parlais pour Ben Weider – par toutes les télévisions présentes : TF1, France2, France3, I-Télé, RTL...

Cette conférence de presse eut un retentissement mondial – je souligne le mot – y compris dans les nations les plus retirées.

Et pour cause : Napoléon **avait été empoisonné à la mort-aux-rats**. Comme un vulgaire rongeur !

Et en France ?

À part de nouvelles analyses commanditées – ce qui dit tout ce qu'il faut penser de leur honnêteté – par les « autorités napoléoniennes », pour éteindre l'incendie, il n'y eut aucun écho. Contrairement à ce qui se passe ordinairement, pas un média ne chercha à aller au-delà de l'immédiateté de la nouvelle. Silence dans les rangs.

Qui oserait avancer que ceci est normal ?

Un journaliste, du « Point » je crois, osa même employer un jour l'adjectif « loufoque » à propos de la thèse de l'empoisonnement. Pour mettre son propos en perspective, je souligne que, ce jour-là dans l'assistance, figuraient de hauts fonctionnaires du ministère de la Justice, de hauts gradés de la Police, et de la Gendarmerie, ainsi que le Président de Région et le Conseiller général, qui s'étaient déplacés pour assister à ce double événement.

Alors, « loufoque », est-ce bien le mot qui convient ?

Cet « enterrement de première classe » ne fut pas suffisant pour les tenants de la « pensée unique ». Ils voulurent donc porter un autre coup. Décisif. Cette fois, ce fut la télévision, avec sa vaste audience, qui fut appelée à la rescousse.

- Le 30 septembre 2007, Stéphane Bern présentait le premier numéro de sa série documentaire « Secrets d'Histoire ».

Thème : Napoléon, et sur un sujet propre à exciter la curiosité du grand public : l'empoisonnement. Quelle merveilleuse opportunité de tout casser !

Deux simples références chiffrées suffiront à définir la déontologie exemplaire qui anima la société de production chargée de réaliser l'émission.

Ces références parlent d'elles mêmes :

- Les adversaires de la thèse furent crédités de 15 minutes (chiffres arrondis), dont presque 8 minutes pour le seul Jean Tulard et 4 pour Thierry Lentz.

- Les partisans (ou « empoisonnistes », comme les surnomme Thierry Lentz avec son élégance ordinaire) : 1 min 66, sur lesquelles le Dr Kintz, auteur des analyses, fut royalement crédité de 1 minute et demie, et votre serviteur de... 29 secondes (sur une heure et demie d'enregistrement) !

Pour les mauvais esprits, je crois utile de rappeler que Pascal Kintz est l'ancien président de l'Association Internationale des Toxicologues de Médecine Légale.

De là à imaginer que l'émission (il y en eut d'autres) n'avait été conçue que dans un but : ruiner, devant le plus large public possible, cette thèse de l'empoisonnement qui dérange tant de monde, le pas est vite franchi.

Il faudrait être bien niais pour attendre quoi que ce soit de digne de la part des adversaires de la thèse de l'empoisonnement (je pense notamment à la manière insultante dont ils traitèrent Ben Weider), mais le plus choquant de cette désinformation « exemplaire » est la servilité dont l'ensemble de la presse fit preuve, gobant sans aucune réflexion toutes les billevesées, toutes les manipulations que les institutions napoléoniennes leur servaient sur un

plateau¹. Alors que je suis le seul à connaître à fond toute l'affaire, aucun journaliste n'a jamais pris contact avec moi pour entendre un autre son de cloche. Pourquoi ?

Ces journalistes si fiers, si soucieux de leur indépendance d'esprit et de leur libre-arbitre se firent les porte-voix obséquieux d'une honteuse manœuvre.

Imagine-t-on un procès au cours duquel seule l'accusation ou la défense aurait la parole ?

Autre exemple, Waterloo ! Thème sensible entre tous, et un « must » pour les détracteurs de Napoléon, pour qui cette défaite était censée démontrer *de facto* que le « tyran » avait enfin reçu la juste punition de ses méfaits et de ses crimes qui avaient décimé la France et l'Europe.

Petite précision qui n'est pas superflue : entre 1801 et 1815, donc à la fin de l'Empire, la France est passée (en chiffres – officiels – arrondis) de 29 400 000 habitants à 30 600 000 ! Mais surtout, surtout ne pas le dire. « L'Ogre » a saigné la France.

Une saignée qui fait grossir ! Le triomphe des charlatans de Molière !

Sur cette funeste journée du 18 juin 1815, j'ai, selon l'expression bien connue, « commis » un livre, qui fut publié aux éditions Perrin.

J'y brocardais la misérable coterie royaliste réfugiée peureusement, comme si elle avait Attila en personne à ses trousses, en Belgique, à Gand, sa vie étriquée et ses prétentions mesquines, sous l'œil de « leur bon roi » Louis, un bon roi qui aura l'indécence révoltante d'organiser une « nouba » lorsque lui sera confirmée la mort de la Grande Armée dans la plaine de Waterloo.

J'y démontrerais également – ah le crime ! – l'imposture qui, depuis cette date, fait de Wellington le tombeur de Napoléon, alors que, sans le secours de Blücher, la brute prussienne, et sans l'action décisive, jamais mentionnée, de quelques officiers belges, Vétérans de la Grande Armée, le duc était « *done for* », comme disent nos amis anglais. Ce qui, en bon français, se traduit « Foutu ». C'est l'un des aides de camp du duc qui a noté, dans ses *Mémoires*, la détresse de son chef à la fin de l'après-midi.

Comme ce livre avait été retiré du circuit commercial à mon insu pour des « raisons diverses », mais aisément devinables, je pensais – et j'espérais, bien sûr – qu'il serait réimprimé à l'occasion du bicentenaire de la bataille. Une démarche éditoriale tout à fait classique.

Mais, avec une élégance qu'il convient de saluer, le nouveau directeur de Perrin me répondit – je cite : « Cela coûte des sous » (*sic*). Mon livre ne fut donc pas réimprimé en version brochée grand format ; il n'en subsiste qu'une minable édition dite « de poche », simple réduction photographique de l'original, et illisible.

Mais Dieu merci, des « sous », il en trouva. Pour publier un livre du directeur de la Fondation Napoléon sur le sujet. Et pour rééditer la très coûteuse trilogie de Dominique de Villepin avec lequel il a des affinités.

¹ À l'exception notable de Jacques Pradel, qui m'invita dans l'une de ses matinales sur Europe1 pour parler de ce sujet : une heure trente d'émission en direct, qui provoqua un séisme dans les sphères officielles napoléoniennes. L'audimat fut très bon. À la suite de cette émission, le site de la SNI, qui recevait environ 270 000 visiteurs par mois, en reçut du jour au lendemain presque 30 000 de plus. Je tiens ici à remercier une fois encore chaleureusement Jacques Pradel, que j'avais informé de la situation, et qui seul eut le courage de braver tous les interdits. Comme on le dit vulgairement : « Chapeau ! ».

- En 2009, je fis paraître un récit de la campagne de Russie. Ce travail eut l'heur de plaire à la critique littéraire de « Radio Courtoisie ». Mon attachée de presse m'annonça que cette dame souhaitait me convier à l'une des ses émissions pour en parler, mais en précisant qu'elle attendait pour ce faire – je cite encore – « d'avoir l'aval de... » Devinez !

Inutile d'en dire davantage pour prédire ce qui s'ensuivit.

- Dernier exemple : j'avais proposé aux éditions Plon un manuscrit « karcher » très contestataire dans lequel je mettais vigoureusement en cause le gouvernement anglais de l'époque pour son rôle funeste – mais soigneusement occulté – dans les guerres de ce temps, et je soulignais la malhonnêteté criante de certains historiens napoléoniens.

Que pensez-vous qu'il arriva ?

Malgré l'intérêt du PDG de Plon pour ce thème, le manuscrit, dont la couverture avait été choisie et réalisée, fut bloqué en plein processus de fabrication ! Fin de partie.

Je bats ma coulpe, car cela est vrai, j'ai beaucoup péché.

Je me suis fait l'intermédiaire entre Ben Weider, promoteur de la thèse interdite de l'empoisonnement, les scientifiques qui ont démontré sa justesse et le grand public, *via* Internet et des conférences, dont certaines restèrent secrètes, la partie invitante (je pense notamment à l'antenne belge du Souvenir Napoléonien, qui m'en fit l'aveu) ne voulant pas faire l'objet d'une répression financière, qui les aurait privés de la manne allouée par la Fondation Napoléon.

Et cela ne me sera pas pardonné, car Napoléon n'a pas été empoisonné ; tous les scientifiques se sont donc grossièrement fourvoyés. La Fondation en a décidé ainsi, et, maintenant, silence dans les rangs !

Qu'on ne se méprenne pas ! Je n'ai pas évoqué mon cas personnel pour parler de moi, mais pour démontrer que, oui, la censure existe bien.

Vous ambitionnez d'écrire sur le Premier Empire ?

Pour cela, devenez d'abord membre du Souvenir Napoléonien, faites votre cour, flattez les instances, « pape et cardinal », ne sortez pas des sentiers (re)battus, n'oubliez jamais que « *Surprise et propagande, voilà le génie de Napoléon* » (*dixit* Jean Tulard), ne ratez surtout pas une occasion d'affirmer haut et fort que la thèse de l'empoisonnement de Napoléon est une fumisterie, une théorie « loufoque », et ne vous inquiétez pas des réactions éventuelles des scientifiques qui l'ont démontrée (ils ne s'abaisseront pas à vous répondre), et, à chaque fois que l'occasion s'en présentera, dites que les guerres de l'Empire sont « napoléoniennes ».

Vous pouvez même vous permettre quelques traits d'insolence, envers Napoléon, il va sans dire.

Écrivez par exemple quelque chose dans le style de Patrick Gueniffey, historien labellisé « napoléonien » – ce qui autorise tout :

« *Chez Napoléon, la passion amoureuse est associée au plaisir de faire la guerre, autant il aime Joséphine, autant il aime faire la guerre, ces deux passions se mélangent.* »

Sorti tout droit du réservoir à phantasmes de l'auteur, ce genre d'imbécillité phraseuse, qui ne repose sur rien, a fait, et fait encore, des ravages : le massacreur impénitent de l'Europe était un obsédé sexuel.

Encore plus insolent et osé, car il ne faut surtout pas vous retenir, la réussite est à ce prix :

« Il est peu membré, si l'on en croit son autopsie à Sainte-Hélène » (Jean Tulard).

Très grand public, cette percutante observation, qui se réclame hypocritement de la « science » ! Idéal aussi pour ridiculiser le personnage qui a fait trembler et reculer tous ses ennemis, tout en reconstruisant la France.

Dans le même « esprit », si j'ose écrire, cette affirmation d'un intervenant de l'une des émissions de Stéphane Bern, Michel De Decker :

« Napoléon n'était pas franchement admirablement équipé génitalement [!] parlant », une « atrophie sexuelle », qui lui faisait « courir la gueuse sans arrêt ».

La classe. La grande, à l'état pur.

Imagine-t-on ces messieurs parlant du général de Gaulle en termes aussi répugnants ?

Et si un jour, vous évoquez, non la déportation, bien sûr, mais « l'exil » de l'Empereur à Sainte-Hélène, il sera de bon goût d'évoquer le geôlier Hudson Lowe avec retenue et en des termes bienveillants, comme ceux de Thierry Lentz, qui le décrit comme un brave homme « gérant en bon père de famille » le budget alloué à la garde de son illustre prisonnier. Il ose tout, Thierry Lentz, et ce n'est pas nouveau !

Des mots qui doivent être très bien vus des employés anglais de la Fondation Napoléon.

En ce qui me concerne, j'ai la conscience tranquille.

Jamais, et cela me fut souvent reproché, je n'ai fait le moindre tort à la mémoire de Napoléon. Sinon, je ne serais pas accueilli sur le site du « Carré Impérial ».

Comme l'histoire de Napoléon et du Premier Empire, telle qu'elle nous est imposée est une écœurante tromperie, j'estime qu'il est du devoir de quelques-uns d'entre nous de se lever – il faut ici remercier Loïck Bouvier d'avoir créé ce site de combat qu'est le « Carré Impérial » – pour tenter de contrer cette scandaleuse manipulation qui n'a qu'un seul objectif : masquer (dans quel but réel ?) les vilenies d'un pays, aujourd'hui certes allié, mais qui fut le plus mortel ennemi de Napoléon et de la France. Comme je l'ai écrit dans l'une de mes réactions, publiée ici même, en réponse à un article indécent d'un journaliste du « Telegraph », qui traitait Napoléon de « dictateur brutal et impitoyable » (les « instances », elles, sont restées muettes) :

« C'est vous, ministres conservateurs du gouvernement Pitt et successeurs, qui, en rompant délibérément la paix d'Amiens au mois de mai 1803, et en dédaignant les offres de paix que Napoléon vous a faites aussitôt monté sur le trône, êtes les premiers responsables de ces morts et de ces blessés de toutes nationalités qui ont endeuillé les années 1804-1815, et il faut que vous ayez encore bien des choses sordides à dissimuler pour continuer de vous acharner ainsi contre un homme que vous n'avez jamais cessé d'insulter, de harceler, tout en poussant les autres à faire la guerre à votre place. »

Autre petit conseil aux candidats à l'écriture d'un ouvrage sur le Premier Empire : gardez-vous bien de tenir semblables propos, sinon « on » vous fera une réputation d'« anglophobe hystérique ». Une détestable image de marque, si vous souhaitez aller plus loin dans votre ambition. D'où la nécessité pour vous, candidat à l'écriture impériale, de ne jamais aller à l'encontre des « vérités » établies.

Si vous parvenez à faire publier votre manuscrit sur Napoléon, n'oubliez pas de le dédier respectueusement au « pape de la napoléonie ». Lui demander une préface est toujours un « plus » très apprécié. Cela accompli, tous les espoirs vont alors être permis. Peut-être même pourrez-vous avoir un jour l'honneur insigne d'écrire pour les « stars maison ». Ce qui n'est pas rien.

On se flatte souvent que la France soit une démocratie, et que, comme telle, on y jouisse de la liberté d'expression.

Quelle sinistre farce en ce qui concerne Napoléon et le Premier Empire !

Réflexion faite, j'aurais dû faire mienne cette pensée que Georges Brassens exprime dans l'une de ses chansons-poèmes :

« Les braves gens [!] n'aiment pas que l'on suive une autre route qu'eux. »

Oui, il faut toujours écouter les poètes, car, écrit le grand Victor Hugo, « le poète, ne doit avoir qu'un guide, la vérité. »

Voici au moins une certitude : on ne risque guère de rencontrer des « poètes » au Souvenir Napoléonien ou à la Fondation Napoléon.